

mercredi 29 Mai 1963

[20] - Mercredi 29 Mai 63. - L'angoisse
de castration et la peur du désir.
Le manque des phallos.

En lisant, ces temps-ci, certains ouvrages nouveaux, nouvellement parus sur les rapports du langage et de la pensée, j'ai été amené à me représenter ce qu'après tout, je puis bien, à chaque instant, pour moi-même, mettre en question, à savoir la place et la nature du biaiso par où, ici, j'essaie d'attaquer quelque chose, quelque chose qui, de toutes façons, ne saurait être rien, quelque chose qui, de toute façon, ne saurait être, sans ça, qu'aurai-je à vous dire, qu'une limite, une limite qui l'autre lui a aussi ille, lui aussi ille, obligé, nécessaire de votre compréhension; Ceci ne présente aucune difficulté particulière, dans son principe objectif, tout progrès d'une science portant naut et plusieur le remaniement phasique de ses concepts que sur l'extension de ses crises.

Ce qui peut faire ici, je veux dire dans le champ psychanalytique, un obstacle qui mérite une réflexion

particulière, ce n'est pas soluble aussi aisément que le passage d'un système conceptuel à un autre, par exemple du système copernicien au système einsteinien, car, après tout, on peut supposer que, dans les esprits suffisamment développés ça ne fait pas longtemps difficulté, pour des esprits suffisamment ouverts aux mathématiques, ça ne dure pas longtemps qu'il s'impose que les équations einsteiniennes se tiennent, incluses celles qui les ont précédées, les situe comme cas particulier, donc les résolve entièrement.

Ça ne veut pas dire qu'il ne puisse y avoir, comme l'expérience, l'histoire le prouvent, un moment de résistance, mais il est court. Dans toute la mesure où, comme analyste, je veux dire, dans toute la mesure de notre implication, plus, moins, c'est déjà y être un peu impliqué que de s'intéresser un peu à l'analyse, dans toute la mesure de notre implication dans la technique analytique, nous devons rencontrer, dans l'élaboration des concepts, le même obstacle désigné, reconnu, comme constituant les limites de l'expérience analytique, c'est à savoir l'angoisse de castration.

Tout se passe comme si, ce qui me parvient à des distances diverses de ma voix, et pas forcément toujours pour répondre à ce que j'ai dit mais certainement

dans une certaine zone en réponse, tout se passe comme si à de certains moments se durcissaient de certaines positions techniques, strictement corrélatives en cette matière à ce que je puis appeler l'limitation de la compréhension, tout se passe également comme si j'avais choisi pour surmonter ces limites une voie parfaitement définie, au niveau de l'âge scolaire, par une école pédagogique posant d'une certaine façon les problèmes, du rapport de l'enseignement scolaire avec la maturation de la pensée de l'enfant, tout se passe comme si j'adhérais, et j'adhère en effet, à regarder de près ce débat pédagogique, à ce mode de procédé pédagogique qui est loin, croyez-le, vous pouvez le constater, il y en a parmi vous qui sont plus près que les autres, plus nécessitée à s'intéresser à ces procédés pédagogiques, vous verrez que les écoles sont loin de s'accorder sur le procédé que je vais maintenant articuler et définir.

Pour une école, si vous voulez, mettons là où vous voudrez, pour l'instant à ma gauche, ça ne veut rien dire de plus, tout est commandé par une maturation auto-nome de l'intelligence, on ne fait que la suivre, je parle de l'âge scolaire, pour les autres, il y a une faille, une béance ; la première désignons-là, par exemple par les théories de Stern, je ne l'ai pas dit

tout de suite parce que je pense qu'une bonne part d'entre vous n'ont jamais ouvert les travaux de ce psychologue pourtant universellement reconnu. Pour

l'autre, disons si c'est Piaget, il y a une bénédiction, une faille entre ce que la pensée enfantine est capable de faire et ce que le pouvoir enfantin est incapable de former et ce qui peut lui être apporté par la voie scientifique. Il est clair que si vous y regardez de bien près, c'est, dans les deux cas, réduire l'efficacité de l'enseignement comme tel à zéro.

L'enseignement existe : ce qui fait que des esprits nombreux dans l'aire scientifique peuvent le méconnaître, c'est qu'effectivement, dans le champ scientifique, une fois qu'on y a accédé, ce qui est proprement dans l'ordre de l'enseignement au sens où je vais le préciser, peut-être, en effet, tenu pour évidable. C'est à savoir, que, quand on a franchi une certaine étape de la compréhension mathématique, une fois que c'est fait, c'est fait, on n'a plus à en chercher les voies, on peut, si je puis dire, y accéder sans aucun mal pour peu qu'on appartienne à la génération à laquelle on aura enseigné les choses sous cette forme, sous cette formalisation, par première intention.

Les concepts extrêmement compliqués ou plus exactement, qui eussent paru, dans une étape précédente,

des mathématiques extrêmement compliqués, sont immédiatement accessibles à des esprits fort jeunes. On n'a besoin d'aucun intermédiaire. Il est certain qu'à l'âge scolaire, et que tout l'intérêt de la pédagogie scolaire tient à saisir, à constater ce point vif où à devancer par des problèmes dépassant légèrement ce qu'on appelle les capacités mentales de l'enfant, et en l'aïdant, je dis en l'aïdant seulement, à aborder ces problèmes, on fait quelque chose qui a un effet non pas seulement pré-maturant, effet de hâte sur la maturation mentale, mais un effet qui, dans certaines périodes, qu'on peut appeler et on les a appelées ainsi, sensitives, ce qui en savent un peu sur ce sujet peuvent voir où, je poursuis car l'important est mon discours et non pas mes références, on peut obtenir de véritables effets de déchainement, d'ouverture. Certaines activités appréhensionnelles, dans certains domaines, effets de fécondité tout à fait spéciaux, c'est exactement ce qu'il semble pouvoir être obtenu dans le domaine où nous nous avançons ensemble ici, pour autant, en raison de la spécificité de son champ, et qu'il s'y agit toujours de quelque chose dont il conviendrait un jour que les pédagogues fassent le repérage. Il y en a déjà des amorces dans les travaux d'auteurs dont le témoignage est d'autant plus intéress-

sant à retenir qu'ils n'ont aucune notion de ce qu'à nous, peuvent apporter leur expérience, le fait que tel pédagogue ait pu formuler qu'il n'y a de véritables accès aux concepts qu'à partir de l'âge de la puberté, j'entends des expérimentateurs qui ne connaissent, qui ne veulent reconnaître rien de l'analyse, est quelque chose qui montrerait que nous y ajoutions notre regard, que nous y fourrions notre nez, que nous saisissions, au lieu dont je vous parle, il y a mille traces sensibles que c'est, à proprement parler, en fonction d'un lien qui peut être fait concernant la maturation de l'objet (a) comme tel, c'est-à-dire tel que je le définis, à cet âge de la puberté, qu'en pourrait concevoir un tout autre repérage que celui qui est par ces auteurs de ce qu'ils appellent le moment limite où il y a véritablement fonctionnement du concept et non pas de cette sorte d'usage du langage qu'ils appellent à cette occasion, non pas conceptuel mais complexuel par une sorte d'homonymie de pure rencontre avec le terme dont nous nous servons complexe.

Argisse de castration

Cette position du (a) au moment de son passage, par ce que je symbolise sous la formule du (- ♀), voilà ce qui est un des buts de notre explication de cette année. Il n'est valorisable, assumable à vos

oreilles, il ne saurait être valablement transmis, si ce n'est par quelque approche qui ne saurait être ici que détours, quo ce qui constitue ce moment caractérisé par la notation (- ♀) et qui est et ne peut être que l'angoisse de castration.

C'est parce que cette angoisse, ici, ne saurait d'aucune façon être présentifiée comme telle mais seulement repérée par cette sorte de voie concentrique qui me fait, vous le voyez, osciller du stade oral à quelque chose que, la dernière fois, j'ai fait se superposer de l'évocation, sous une forme séparée, matérialisée en un objet qui est la [Val] loi, ce chofar, vous me permettrez aujourd'hui de le prendre pourriez mettre un instant de côté, que nous pouvons maintenant revenir au point central que j'évoque en parlant de la castration, quel est véritablement ce rapport de l'angoisse à la castration, il ne suffit pas que nous le sachions, vécu comme tel, dans telle phase dite terminale ou non terminale de l'analyse pour quelques sachions véritablement ce que c'est.

Pour dire tout de suite les choses comme elles vont s'articuler au pas suivant, je dirai que la fonction du phallus comme imaginaire fonctionne partout, à tous les niveaux, d'en haut, d'en bas que j'ai défini.

caractérisé par une certaine relation du sujet au (a).
le phallus fonctionne partout, sauf là où on l'attend,
dans une fonction ménstruelle, notamment au stade phal-
lique, et que c'est cette carence comme telle du phal-
lus présent, repérable, souvent à notre grande sur-
prise partout ailleurs, c'est cet évanouissement de la
fonction phallique comme telle à ce niveau où il est
attendu pour fonctionner, qui est le principe de l'an-
goisse de castration.

D'où la notation ($-\Psi$) dénotant cette carence, si
je puis dire positive, et ceci pour n'avoir jamais été
formulée comme telle sous cette forme qui n'a pas laissé
place, non plus, à ce qu'on en tire les conséquences.

Retour sur le
regard
Pour vous rendre sensible la vérité de cette for-
mule, je prendrai diverses voies selon le mode que j'ai
appelé tout à l'heure celui de tourner autour. Et puis-
que la dernière fois, je vous ai rappelé la structure
propre du champ visuel concernant ce que j'appelle à
la fois la sustentation et l'occulation dans ce champ,
de l'objet (a), je ne peux faire moins que d'y revenir,
quand d'une façon que nous savons être traumatique,
c'est dans ce champ que se présente le premier abord
avec la présence phallique.

*Sécher
primitif* C'est à savoir ce qu'on appelle la scène primitive. Chacun sait que, malgré qu'il soit présent, visible sous la forme d'un fonctionnement du pénis, ce qui frappe dans l'évocation de la réalité de la forme qui frappe dans l'évocation de la réalité de la forme fantasmée de la scène primitive, c'est toujours quelque ambiguité concernant, justement, cette présence.

Combien de fois peut-on dire que, justement, on ne le voit pas à sa place et même parfois que l'essentiel n'est vu que à sa place et même parfois que l'essentiel de l'effet traumatique de la scène c'est justement l'absence de l'effet traumatique de la scène mais justement lorsque les formes sous lesquelles il disparaît, il s'escamote.

Aussi bien n'aurai-je qu'à évoquer dans sa forme exemplaire, le mode d'apparition, où en tout cas, pour notre propos nous n'avons pas à nous tromper, l'angoisse qui l'accompagne nous signale assez que nous sommes bien dans la voie que nous cherchons, le mode d'apparition de cette scène primitive dans l'histoire de l'homme aux loups, -nous avons entendu dire quelque part qu'il y avait quelque chose d'obsessionnel paraît-il, à ce que nous revenions ici, je ne pense pas chaque fois que je suis en votre présence, mais à ce que nous revenions à ces exemples originaires de la découverte freudienne. Ces exemples sont plus que des supports,

plus même que des métaphores, ils nous font toucher du doigt la substance même de ce à quoi nous avons à faire.

Hausse
fantasme

L'essentiel dans la révélation de ce qui apparaît à l'homme aux loups par la béance préfigurant en quelque sorte ce dont j'ai fait une fonction, celle de la fondre cuverte, ce qui apparaît dans son cadre identifiable, en sa forme, à la fonction même du fantasme, sous son mode le plus angoissant, il est manifeste que l'essentiel n'y est pas de savoir où est le phallus, il y est, si je puis dire, partout, identique à ce que je pourrais appeler la catatonie de l'image, l'arbre, les loups perchés qui, retrouvez-y l'écho de ce que je vous ai articulé la dernière fois, regardent le sujet fixement, il n'est nul besoin de chercher du côté de cette fourrure cinq fois répétée dans la queue des cinq animaux, ce dont il s'agit, et là, je vous l'ai dit, dans la réflexion même de l'image qu'il supporte, d'une catatonie qui n'est point autre chose que celle même du sujet, de l'enfant modusé, fasciné par ce qu'il voit, pardonné par cette fascination au point que, ce qui, dans la scène le regarde, et qui est en quelque sorte invisible d'être partout, nous pouvons bien le

concovoir comme une image qui, ici n'est rien d'autre que la transposition de son état d'arrêt, de son propre corps, ici, transformé dans cet arbre, que nous dirions, pour faire écho à un titre célèbre, l'arbre couvert de loups.

(?)
Qu'il s'agisse de quelque chose qui fasse écho à ce pôle vécu que nous avons défini comme celui de la jouissance, ceci ne paraît ne pas faire question.

Jouissance
Cette sorte de jouissance, parenté de ce qu'ailleurs, Freud appelle, horreur de la jouissance et ignorance de l'homme aux rats, jouissance dépassant tout repérage possible par le sujet, est là présentifiée sous cette forme originale, le sujet n'est plus qu'érection dans cette prise qui le fait phallus, l'arborifis, le fige tout entier.

* arb-horrific

Il y a quelque chose qui se passe et que Freud nous témoigne que, dans cette occasion, ça n'a été que reconstruit, que tout essentiel que ce soit, le développement symptomatique des effets de cette scène est si essentiel que l'analyse qu'en fait Freud ne saurait même être un instant avancée, si nous n'admettons pas cet élément qui reste le seul jusqu'au bout, non intégré par le sujet, et présentifiant en cette occasion, ce que Freud

a articulé plus tard, de la reconstruction comme telle, c'est la réponse du sujet à la scène traumatische par une défécation. La première fois ou la quasi-première fois, la première fois en tout cas où Freud a à faire état, d'une façon particulière, de cette fonction de l'apparition de l'objet excrémentiel, dans un moment critique, observez, reportez-vous au texte, que sous mille formes, il l'articule dans une fonction à laquelle nous ne pouvons pas donner d'autre nom que celui que nous avons cru devoir articuler plus tard comme caractéristique du stade génital, à savoir en fonction d'oblativité. C'est un don, nous dit-il, d'ailleurs chacun sait que Freud a souligné, dès l'abord, le caractère de cadeau que toutes les occasions, que vous me permettrez d'appeler en passant et sans autre commentaire, si vous vous souvenez de mes repérages, des occasions de passage à l'acte, où le petit enfant lache intempestivement quelque chose de son contenu intestinal.

Mais dans le texte de l'Homme aux loups, les choses vont même plus loin, donnant son véritable sens, celui que nous avons noyé sous une vague assumption moralisante; à propos de l'oblativité, Freud parle à ce propos de sacrifice, ce qui, vous l'avouerez, étant donné

que Freud avait de la lecture, que par exemple, nous savons qu'il avait lu, par exemple, Robertson Smith, que, quand il parlait de sacrifice, il ne parlait pas de quelque chose en l'air, une espèce de vague analogie morale. Freud parle de sacrifice à propos de l'apparition du objet onanier dans le champ. Ça doit tout de même bien vouloir dire quelque chose.
C'est ici que nous reprendrons la chose au niveau, si vous le voulez, de l'acte normal, si vous le voulez de l'acte normal, de l'acte à juste titre ou non qualifié de mûr, celui au niveau duquel j'ai cru pouvoir, dans mon avant-dernier aminaire, si mon souvenir est bon, articuler l'orgasme comme étant l'équivalent de l'angoisse et se situant dans le champ intérieur au sujet tandis que je laissai provisoirement la castration à cette seule marque, il est bien évident q'un ne saurait en détacher le signe de l'intervention de l'autre comme tel, cette caractéristique en réalité, lui ayant toujours et depuis le début affectée. [C'est donc les] menaces de castration.

J'ai fait remarquer à ce propos qu'à assimiler, à faire s'équivaloir l'orgasme comme tel à l'angoisse, je prenais une position qui rejoignait ce que j'avais dit précédemment que l'angoisse comme repère, signal, de la seule relation qui ne trompe pas, que nous y

pouvoient trouver l'explication de ce qu'il peut y avoir
dans l'orgasme de satisfaction. C'est de quelque chose
qui se passe dans la tête où ne confirme que l'ouïe
n'est pas assez utile, que nous pouvons comprendre la
fonction de l'orgasme et plus spécialement ce que j'ai
appelé la satisfaction qu'il emporte.

ajouté la satisfaction qu'il emporte.

Je croyais pouvoir à ce moment n'en pas dire plus
et être compris. Il n'en reste pas moins que l'écho
m'est parvenu, disons pour le moins de quelques perplexités
dans les termes se sont échangées, si cet écho est
juste, justement entre deux personnes que je crois avoir
particulièrement bien formées, il n'en est que plus
surprenant qu'ils aient pu s'interroger dans l'occasion
sur ce que j'entendais par cette satisfaction.

"S'agit-il donc, s'entretenaient-ils, de la jouissance? Morait-ce revenir, d'une certaine façon, à cet
abracu d'originaire que certains veulent mettre dans la
fusion prétendue du génital? Et puis, puisqu'il s'agissait
d'apercevoir la relation de ce point d'angoisse
(mottez dans ce point toute l'ambiguité que vous voudrez)
d'un point [...] il n'y ait plus d'angoisse si l'orgasme
ne la recouvre. Avec le point de désir, pour autant
qu'il se marqué de l'absence de l'objet (a) sous la
forme (-?) qu'en est-il, s'interrogeaient-ils, de cette

(*)
désir/aug

relation chez la femme?" Réponse : "Je n'ai point dit que la satisfaction de l'orgasme s'identifiait avec ce que j'ai défini, dans le séminaire sur l'éthique, sur le lieu de la jouissance"; réponse : "(il paraît même ironique de le souligner) le peu de satisfaction, même si suffisant qui est apporté par l'orgasme; pourquoi serait-il le même et au même point que cet autre ^(lieu) autre peu, qui one offert, dans la copulation, même réuante, à la femme. C'est ce qu'il convient d'articuler de la façon la plus précise. Il ne suffit pas de dire vaguement que la satisfaction de l'orgasme est comparable à ce que j'ai appelé ailleurs, sur le plan oral, l'écrasement de la demande, sous la satisfaction du besoin. A ce niveau oral, la distinction du besoin à la demande, est née à sentir où n'a point d'ailleurs sens pour nous le problème où se situe la pulsion. Si par quelque artifice, on peut, au niveau oral, équivoyer quelque artifice, non point, au niveau oral, quelques sur ce cas d'origine, la fondation de la demande dans ce que nous appelons, nous analystes, pulsion, c'est ce que nous n'avons, en aucun cas, aucun droit de faire, au niveau du génital. Et, justement, là où soubliait que nous avons à faire à l'instinct le plus primitif, l'instinct sexuel, c'est là que nous ne pouvons, moins qu'ailleurs manquer de nous référer à la structure de

pulsion

la pulsion comme étant supportée par la formule
S.O.D (rapport du désir à la demande).

Qu'est-ce qui est demandé au niveau génital
et acquis ? Qu'effectivement, l'expérience tellement
commune, fondamentale pour finir, devant l'évidence,
par n'en plus remarquer le relief, qu'effectivement
la copulation interhumaine, dans ce qu'elle a de trans-
fertif et de bisexualité avec l'émergence de la fonction
scandant, par rapport à l'existence individuelle, il
nous a fait le détour d'une biologie déjà un peu avancée
pour pouvoir remarquer la corrélation stricte de l'appa-
rition de la bisexualité avec l'émergence de la fonction
de la mort individuelle.

Mais enfin, on l'avait pressenti depuis toujours.
Quand cet acte où se nous donc étroitement ce que nous
devons appeler survie de l'espèce conjointe à quelque
chose qui ne peut manquer, si les mots ont un sens,
à interroger/que nous avons repris au dernier terme
comme pulsion de mort, après tout, pourquoi nous refuser,
à voir ce qui est immédiatement sensible dans des faits
que nous connaissons tout à fait bien, qui sont signifiés
dans les usages les plus courants de la langue,
nous demandons, je n'ai pas encore dit à qui, mais
enfin, comme il faut bien demander toujours quelque
chose à quelqu'un, il se trouve que c'est à notre part-

naire, est-il bien sûr que ce soit à lui, c'est à voir dans un second temps, mais ce que nous demandons, c'est quoi ? C'est à satisfaire une demande qui a un certain rapport avec la mort, ça ne va pas très loin, ce que nous demandons, c'est la petite mort, mais enfin il est clair que nous la demandons, que la pulsion est intimement mêlée à cette pulsion de la demande que nous demandons à faire l'amour si vous voulez, à faire l'amourir, c'est à mourir, c'est même à mourir de rire, ce n'est pas pour rien que je souligne ce qui, de l'amour, participe à ce que j'appelle un sentiment comique. En tout cas, c'est bien là que doit résider ce qu'il y a de reposant dans l'après-orgasme si ce qui est satisfait, c'est cette demande, eh bien, mon dieu, c'est satisfait à bon compte. On s'en tire.

L'avantage de cette conception est de faire apparaître, de rendre la raison de ce qu'il en est dans l'apparition de l'angoisse, dans un certain nombre de façon d'obtenir l'orgasme. Dans toute la mesure où l'organisme se détache de ce champ de la demande à l'autre, c'est la première appréhension que Freud en a eu dans la coitus interruptus, l'angoisse apparaît, si je puis dire, dans cette marge de perte de signification, mais

comme telle, elle continue à désigner ce qui est visé, d'un certain rapport à l'autre. Je ne suis pas en train de dire, justement, que l'angoisse de castration soit une angoisse de mort, c'est une angoisse qui se rapporte au champ où la mort se nous étroitement au renouvellement de la vie, c'est une angoisse, si nous la localisons en ce point, nous permet fort bien de comprendre qu'elle soit équivalablement interprétable comme pour quoi elle nous est donnée dans la dernière conception de Freud, comme le signal d'une monace au statut de je défendu. Elle se rapporte à l'au-delà de ce je défendu, à ce point d'appel, d'une jouissance qui dépasse nos limites, pour autant qu'ici, l'autre est à proprement parler évoqué dans ce registre de réel, qui est ce par quoi un certain type, une certaine forme de vie se transmet et se soutient. Appelez ça fuite du réel, renoncement au réel, renoncement à quelque chose voudrez-vous? Dieu, ou génie dans l'espèce, je pense avoir déjà suffisamment impliqué dans mes discours que ceci fait naître partie vers cette hauteur métaphysique, il s'agit là d'un réel, de ce quelque chose qui maintient. Il n'agit là il n'y a pas, il n'a qu'un rôle qui consiste que Freud a articulé au niveau de son principe de blanch en quoi Freud a noté qu'il vivait de son poème nirvana comme étant cette propriété de la vie, de devoir, il n'arrive même pas à être possédé de la mort, il pour arriver à la mort, repasser par des formes de devoir, pour arriver à la mort, repasser par des formes

qui reproduisent celles qui ont donné à la forme individuelle l'occasion d'apparaître par la conjonction de deux cellules sexuelles.

Qu'est-ce à dire ? Qu'est-ce à dire concernant ce qui se passe au niveau de l'objet ? Qu'est-ce à dire si ce n'est qu'en somme, ce résultat que j'ai appelé résultat à si bon compte, n'est réalisé de façon si satisfaisante qu'au cours d'un certain cycle automatique à définir et qu'en raison, justement, du fait que l'organe n'est jamais susceptible de tenir très loin sur la voie de l'appel de la jouissance. Par rapport à cette fin de la jouissance et l'atteinte de cet appel de l'autre dans son terme qui serait tragique, l'organe emboîteur peut être dit céder toujours prématurément.

Au moment, si je puis dire, où il pourrait être l'objet sacrificiel, eh bien, disons que dans le cas ordinaire, il y a longtemps qu'il a disparu de la scène.

Il n'est plus qu'un petit chiffon, il n'est plus là que comme un témoignage, comme un souvenir pour la partenaire de tendresses. Dans le complexe de castration, c'est de cela qu'il s'agit, autrement dit, ça ne devient un drame que pour autant qu'est soulevé, poussé dans un certain sens, celui qui fait toute confiance à la consommation génitale, la mise en question du désir.

Si nous l'avons, cet idéal de l'accomplissement génital, en nous apercevant que ce qu'il a de structuralement, d'heureusement leurrant, il n'y a aucune raison que l'angoisse liée à la castration ne nous apparaisse pas dans une corrélation beaucoup plus simple avec son objet symbolique et dans une ouverture donc, toute différente avec les objets d'un autre niveau comme ceci est d'ailleurs impliqué depuis toujours par les prémisses de la théorie freudienne traitant le désir dans un tout autre rapport que purement et simplement naturel, au partenaire naturel quant à sa structuration.

Je voudrais, pour mieux faire sentir ce dont il s'agit, rappeler tout de même, ce qu'il en est des rapports, si l'on peut dire, d'abord sauvage entre l'homme et la femme. Après tout, une femme qui ne sait pas à qui elle a affaire, c'est bien conformément à ce que je vous ai avancé du rapport de l'angoisse avec le désir de l'autre, qu'elle n'est pas devant l'homme sans une certaine inquiétude sur jusqu'où va pouvoir le mener ce chemin du désir. Quand l'homme, mon dieu, fait l'amour comme tout le monde et qu'il est désarmé, si ce qui, la femme, comme vous le savez, est fort concevable, rien n'a pas, je dirai, de profit sensible, il y a en tout cas ceci qu'elle a gagné, c'est qu'elle est sur les

intentions de son partenaire, désormais tout à fait tranquille.

Dans ce même chapitre du Wasteland de T.S. Eliot, auquel je me suis référé, un certain jour que j'ai cru devoir confronter avec notre expérience la vicielle théorie de la supériorité de la femme sur le plan de la jouissance, celui où T. S. Eliot fait parler Tirésias, nous trouvons ces vers dont l'ironie m'a toujours paru devoir avoir un jour sa place ici dans notre discours. Quand le jeune gandin carbonulaire, petit gratto-papier d'agence immobilière a fini avec le dactyle dont on nous dépoint tout au long l'entourage, a fini sa petite affaire, T. S. Eliot s'exprime ainsi :

"When lovely woman stoops to folly and paces about her room again alone
She smooths her hair with automatic hand and put the record on the gramophon."

Ce qui veut dire : "When lovely woman stoops to folly", ça ne se traduit pas, c'est une chanson du Vicnaire de Wakefield, quand une jolie femme s'abandonne à la folie, stoops n'est même pas s'abandonne, s'abaisse à la folie, pour enfin se trouver seule, elle arpente la chambre en lissant ses cheveux d'une main automatique

l'ordre de la
femme.

et change de disque."

Ceci pour la réponse à la question que se posaient entre eux mes élèves sur ce qu'il en est dans la question du désir, de la femme. Le désir de la femme est commandé par la question à elle aussi de sa jouissance.

Que de la jouissance, elle soit non seulement beaucoup plus près de l'homme mais doublement commandée, c'est ce que la théorie analytique nous dit depuis toujours.

Que le lieu de cette jouissance ne soit lié pour nous au caractère énigmatique, insituable de son organe, c'est ce que nos analyses ont pu pousser assez loin, pour que nous puissions dire que ce lieu est un point assez archaïque pour être plus ancien que la cloisonnement présent du cloaque, ce qui a été dans certaines perspectives analytiques, par telle analyste et du sexe féminin, parfaitement ropéré.

Que le désir qui n'est point la jouissance soit chez elle naturellement là où il doit être selon la nature c'est-à-dire tubaire, c'est ce que le désir de celles qu'on appelle hystériques désigne parfaitement.

Le fait que nous devions classer ces sujets comme hystériques, ne change rien à ceci que le désir ainsi situé est dans le vrai, dans le vrai organique.

JFG

Mascarade

Et c'est ce que - je vous prie de vous référer à mes séminaires anciens - c'est ce que j'ai cru devoir, déjà valoriser en soulignant après Joan Rivière la fonction propre de ce qu'elle appelle mascarade féminine. Simplement, elle doit y faire bon marché de sa jouissance.

Dans la mesure où nous la laissons, en quelque sorte, sur ce chemin, c'est là que nous signons l'arrêt du renouvellement de cette revendication phallique, qui devient, je ne dirais pas, le dédommagement mais comme l'otage de ce qu'on lui demande en somme comme prise en charge de l'échec de l'autre.

Telles sont les voies où se présente, à considérer le plan génital, la réalisation génitale comme un terme, ce que nous pourrions appeler les impasses du désir si il n'y avait l'ouverture de l'angoisse. Nous verrons, repartant du point où aujourd'hui je vous ai conduit, comment toute l'expérience analytique nous montre que c'est dans la mesure où il est applié comme objet de propitiatoire, dans une conjonction en impasse, que le phallus s'avérant manquant, constitue la castration elle-même, comme un point impossible à contourner des rapports du sujet à l'autre et comme un point quant à sa fonction d'angoisse, résolu.

C'est parce que l'homme ne portera jamais jusqu'à la pointe de son désir, qu'on peut dire que la jouissance de l'homme et de la femme ne se conjointent pas organiquement. C'est bien dans la mesure de l'échec du désir de l'homme que la femme est conduite, si je puis dire, normalement, à l'idée qu'avoir l'organe de l'homme, pour autant qu'il serait un véritable embocepteur, c'est cela qui s'appelle le phallus. C'est parce que le phallus ne réalise pas, si ce n'est dans son évanescence, la rencontre des désirs, qu'il devient le lieu commun de l'angoisse.

Ce que la femme nous demande, à nous analystes, à la fin d'une analyse menée selon Freud, c'est un pénis sans doute pénis-noid, mais pour faire mieux qu'à l'homme. Il y a quelque chose, il y a bien des choses, il y a mille choses qui confirment tout cela. Sans l'analyse, qu'est-ce qu'il y a pour la femme comme façon de surmonter ce pénis-noid, si nous le supposons toujours implicite, nous le connaissons très bien, c'est le mode le plus ordinaire de la séduction entre sexes.

C'est d'offrir au désir de l'homme l'objet dont il s'agit de la revendication phallique, l'objet non détumescents, à soutenir son désir, c'est de faire de ses attributs féminins les signes de la toute puissance de l'homme.

J90